QUELQUES

N° 141.

CONSIDERATIONS

SUR L'EXERCICE DE LA MÉDECINE

DANS LES CAMPAGNES,

SUIVIES

DE QUELQUES PROPOSITIONS DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 23 juin 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR N. SABATIN, de Chassigny,

Département de Saône-et-Loire;

Ancien Élève des hôpitaux et hospices civilsde Paris.

Et conserve à jamais le pieux souvenir
Qu'une douleur de moins est bien plus qu'un plaisir.
JEAN-LOUIS PETIT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Suppléant.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN, *Examinateur.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER, *Président.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER, *Examinateur.* DUBOIS. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubled.
Bayle.	Dubois.
Bérard, *Suppléant.*	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux.
Cottereau, *Examinateur.*	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie, *Examinateur.*	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

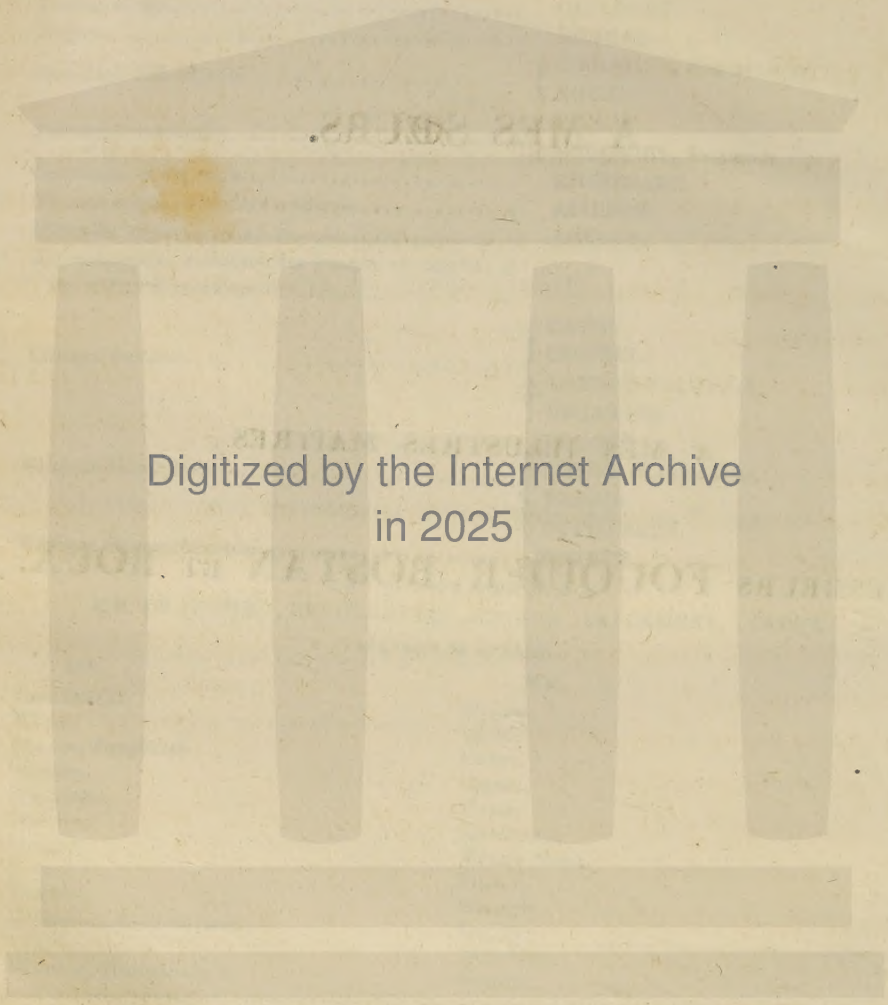
A MON PÈRE.

A MES SŒURS.

A MES ILLUSTRES MAÎTRES,

MESSIEURS FOUQUIER, ROSTAN ET ROUX.

N. SABATIN.



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/quelquesconsider0005unse

INTRODUCTION.

Appelé à exercer la noble, mais bien pénible fonction de médecin de campagne, j'ai cru que ce ne serait pas sans utilité qu'on appelerait sur ce sujet l'attention de ceux qui se destinent à suivre la même carrière. Trop souvent on ne pèse pas assez le fardeau dont on va se charger : rien n'est beau, sans doute, comme l'exercice de la médecine, rien n'est plus satisfaisant pour l'homme qui aime à faire le bien; mais aussi de combien d'épines est hérissée la route qu'il doit parcourir. Voyez le praticien dans les campagnes, après avoir sacrifié une partie de sa vie et de sa fortune dans des études longues et pénibles, quelle sera sa vie? des fatigues, beaucoup de contrariétés; qui le dédommagera? Ce ne sera pas l'espoir de la fortune, mais ce sera une famille chérie qu'il ne quittera plus; ce sera l'espoir d'être utile à ses compatriotes, d'acquérir leur amour et leur estime, que l'on ne peut s'empêcher d'ambitionner, dit l'auteur d'Anacharsis, sans avouer qu'on en est indigne.

Comment pourrais-je mieux faire ressortir l'utilité du rôle que nous devous jouer auprès du malheureux dans les campagnes, qu'en rapportant ce beau passage de *Vicq-d'Azir?*

« Si les fonctions de médecin sont belles, dit-il, c'est moins dans les palais et parmi les grandeurs, où les motifs soit apparens, soit réels de l'intérêt ne laissent aucune place à

ceux de l'humanité, que dans la demeure étroite et malsaine du pauvre : là, point de protecteur, point de cupidité, la renommée n'approche point de ces asyles; tout s'y tait, hormis la douleur, qui les fait souvent retentir de ses sanglots; les victimes de la misère, celles de la maladie et de la mort, entassées, confondues, y offrent un tableau déchirant et terrible; c'est là qu'il est possible de faire le bien, que l'homme peut secourir l'homme, sans concours et même sans témoins; c'est là que se plaisent la générosité, la véritable bienfaisance, la tendre pitié; c'est là qu'on est sûr de trouver des larmes à essuyer, des infortunés à plaindre. Disons-le à la louange des médecins, quel autre ordre de citoyens remplit ses devoirs avec autant de zèle et de courage? »

Mais le choix que j'ai fait ne paraîtra-t-il pas téméraire à quelqu'un? Est-ce à un jeune homme, tout couvert de la poussière des bancs, à disserter sur des devoirs dont il ignore encore l'immensité? Prêt à m'élancer dans une nouvelle carrière, j'ai voulu essayer mes forces en mesurant l'étendue de mes obligations. Du reste, j'ai moins pensé traiter le sujet qu'appeler une plume plus expérimentée et plus habile que la mienne, et surtout désiré recevoir les conseils de mes illustres maîtres pour diriger mes premiers pas dans la route si épineuse de la pratique.

Essayons donc de tracer ces règles. Je vais d'abord indiquer la direction qui me semble la plus utile à donner à nos études médicales; en second lieu, donner quelques préceptes sur la conduite à tenir dans l'exercice de notre art.

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS

SUR L'EXERCICE DE LA MÉDECINE

DANS LES CAMPAGNES.

PREMIÈRE PARTIE.

Direction à donner à ses études.

On s'abuserait grandement si l'on pensait que l'exercice de la médecine, dans les campagnes, demande moins de connaissances que la pratique des grandes villes : là vous êtes entourés de confrères, vous êtes à la source des conseils, tout est sous votre main pour vous guider, vous diriger dans les pas difficiles. Mais combien est différent le sort du praticien dans les campagnes ; abandonné à lui-même, il a beau, sentant son insuffisance, avoir la bonne foi de demander

des conseils, qui les lui donnera? Et, ce n'est pas une hypothèse, ces cas se présentent malheureusement trop souvent : aussi l'homme qui a un peu de probité doit-il trembler en pensant à la terrible responsabilité dont il va se charger; aussi le jeune homme qui se destine à cette obscure, mais utile carrière, ne doit-il rien négliger pour n'avoir aucun reproche à s'adresser.

Je n'entreprendrai point de suivre pas à pas l'élève dans ses études, mon but est seulement d'indiquer les branches de l'art sur lesquelles il doit le plus s'appuyer. Ainsi je suppose qu'il s'est nourri des meilleurs écrits de nos maîtres, qu'il a suivi attentivement et avec fruit leurs leçons, qu'il n'a pas surtout négligé la fréquentation des hôpitaux; et ici j'émettrai un regret, c'est qu'on n'ait pas un lieu consacré exclusivement à recevoir les habitans des champs, le jeune élève se trouverait avec les malades qu'il doit soigner par la suite ; il pourrait examiner les causes les plus fréquentes de leurs maladies, étudier leur marche, leur terminaison, et on conçoit quelle expérience, jeune encore, il pourrait acquérir.

Ces connaissances, qui font partout le bon praticien, ne suffisent pas au médecin de campagne. Sans avoir la prétention d'exercer la haute chirurgie, art qui demande à être pratiqué souvent, ne se trouve-t-il pas des cas où une opération ne peut se remettre? On connaît la négligence des habitans des campagnes, ils ne vous font appeler qu'à la dernière extrémité. Eh bien, un malheureux est en proie à une hernie étranglée, les symptômes sont portés au summum; aura-t-on le temps de faire venir un praticien qui ait l'habitude des opérations? Non; il faut donc agir. Quelle est alors la douleur du médecin, qui sait que ce malheureux pourrait être arraché à une mort affreuse, et reste tranquille spectateur de son agonie? Et combien d'autres exemples j'aurais à citer! Les instrumens tranchans dont se servent les ouvriers, en pénétrant dans leurs tissus, lésent des artères ; rarement on peut se rendre maître de l'hémorrhagie, si l'on ne sait pas pratiquer une ligature. Parlerai-je des fractures : souvent on peut temporiser, mais ce n'est pas sans inconvéniens pour

le patient ; et l'amputation ne doit-elle pas quelquefois être pratiquée sur-le-champ ? On voit de quelle utilité peut être l'habitude des opérations.

Et la femme, combien de fois ne réclame-t-elle pas nos secours d'une manière impérieuse ? Les accouchemens qui, grâce à leur bonne constitution, au bon air, à l'exercice que prennent nos campagnardes, se terminent presque toujours par les seules forces de la nature, et ne réclament que les soins d'une matrone, offrent cependant des cas qui nécessitent une main habile et exercée. Dans les cités, d'illustres praticiens s'adonnent spécialement à cette belle partie de la médecine : grâces leur soient rendues pour les savantes recherches qu'ils font et les utiles préceptes qu'ils nous donnent ; tandis qu'en campagne, c'est à nous et toujours à nous qu'on aura recours. Pourquoi, pendant nos études, n'avons-nous pas plus d'occasion de nous excercer à cette difficile manœuvre ?

Le praticien de campagne doit encore être familiarisé avec l'étude des poisons, surtout végétaux, qu'une main imprudente ou coupable peut mêler aux alimens. Avec ces connaissances il pourra peut-être encore porter remède, ou au moins éclairer ceux qui l'entourent, et faire éviter à l'avenir une nouvelle méprise.

Il est encore une branche de l'art de guérir que le médecin des villes peut se dispenser d'approfondir autant que celui des campagnes, c'est la préparation des médicamens. Dans les cités, il suffit qu'on puisse diriger le pharmacien, relever les erreurs qu'il est susceptible de commettre, tandis qu'une grande partie des campagnes étant privée de pharmaciens, c'est alors au médecin à préparer lui-même ses ordonnances. On voit par là combien serait utile dans la Faculté un cours de manipulation pharmaceutique destiné au jeunes élèves qui, par la suite, seront obligés de réunir sur leur tête le double emploi de prescrire des médicamens et de les préparer.

Telle est la vaste étendue de connaissances que réclame l'exercice

de la médecine hors du sein des villes ; mais il ne faut pas croire que là se bornent les études du jeune praticien. A son début, moment qui est déjà hérissé de tant de difficultés, combien il trouvera de différence dans les symptômes des maladies ! combien il devra apporter de modifications dans son prognostic et son traitement ! Ce seront bien toujours des organes malades ; mais ces organes, quoique formés des mêmes élémens que ceux des citadins, sont habitués à d'autres excitans. Qui a jamais nié l'influence des climats et des habitudes sur la production des maladies? Il s'attachera donc, suivant le précepte d'*Hippocrate*, à connaître la position et la nature de chaque lieu (1). Essayons alors de lui donner un fil pour le guider dans ce dédale obscur.

---

(1) Livre 2 du Régime.

DEUXIÈME PARTIE.

Conduite à tenir pendant l'exercice de la médecine.

Voici le jeune homme arrivé au moment critique ; il a terminé ses études, il faut débuter. « Quelque instruit que soit le jeune médecin, observe *Vicq-d'Azyr*, il redoute toujours l'instant où il doit agir pour la première fois, où, après avoir écouté et lu, il faut juger et choisir. » Tout le monde a les yeux sur lui ; le moindre revers, qui souvent ne tient ni à son défaut de savoir, ni à sa négligence, on le lui imputera, on cherchera à l'en accabler : heureux s'il ne voit pas se retirer de lui le peu de confiance qu'il a pu acquérir, et s'il n'est pas obligé de quitter le lieu qu'il avait choisi, et où il aurait pu faire beaucoup de bien, sans la précipitation qu'on a mise à le juger ! Cependant, quelle est donc la conduite à tenir ? Examinons-la dans ses rapports avec la société en général, puis avec les malades en particulier.

§ I^er^. Rien n'est plus honorable que la mission du médecin ; l'homme lui confie tout ce qu'il a de plus précieux, sa santé, celle des personnes qui lui sont le plus cher. Aussi, fier d'un si noble emploi, le jeune homme doit savoir garder son rang. Mais loin de lui un sot orgueil, loin de lui les airs de grandeur : l'homme des champs est fier, il sent ce qu'il vaut, et veut être traité avec bonté ; il connaît cependant votre supériorité, et un abord froid et dédaigneux de votre part le glace, il n'ose plus entrer dans tous les détails qu'il croit

nécessaire de vous donner, vous perdez une partie de sa confiance ; avant tout, il veut vous parler sans crainte ; car, comme le dit HIPPOCRATE, *medicum urbanitatem sibi adjungere convenit, austeritas enim tùm sanis, tùm ægris, difficilem accessum præbet* (1). Ne tombons pas d'un excès dans un autre ; trop de familiarité est très-nuisible, on n'a plus pour nos conseils le respect qu'on doit avoir : il faut donc être doux, affable, surtout avec le malheureux, pour lequel nous nous montrerons compatissant. Soyons utiles le plus possible, et nous serons sûrs d'avoir la part de considération qui nous est due.

La maison du praticien de campagne devra être tenue sur un pied simple, mais cependant meublée avec goût. Ce n'est pas comme dans les villes, où souvent le médecin n'est prisé qu'autant qu'il vous fait attendre ses oracles dans un salon somptueux. Que sa porte soit toujours ouverte, le jour, la nuit, même pendant les momens qu'il peut donner à d'utiles délassemens : quand il s'est consacré à l'exercice de la médecine, il a pris l'engagement d'être toujours prêt à secourir a douleur partout où il la rencontrera :

> Car pour celui qui souffre une douleur cruelle,
> La minute est bien longue et l'heure est éternelle (2).

La campagne n'exige pas de lui de grand frais de toilette, cependant il convient qu'il soit toujours mis avec la décence qui sied à son rang; car, comme le dit *Hippocrate*, en parlant des devoirs du médecin : *Ejus cultus mundus esto, vestis sit decora* (3).

Si le praticien des villes peut, sans compromettre sa dignité, ne pas craindre les entretiens un peu longs et même frivoles, celui des campagnes ne doit pas trop parler, et surtout il doit éviter de donner des explications sur un sujet médical ; car, presque toujours on en abuse, soit pour le contrarier, soit pour blâmer ses confrères, et même pour donner des conseils qui peuvent être très-dangereux. Ces

---

(1) *De decenti habitu aut decore.*

(2) *J.-L. Petit*, Méd. du cœur, ép. 4.

(3) *De medico liber.*, sect. 1.

détails paraîtront peut-être minutieux, et cependant ce sont eux qui embarrassent le plus le jeune homme; mais des devoirs plus graves encore réclament son attention.

Si tout homme doit avoir des mœurs pures, c'est lui surtout : le mari lui confie son épouse, la mère ne craint pas de l'appeler auprès de sa fille ; que dans ces circonstances où la beauté sera contrainte de soulever pour lui jusqu'au voile le plus mystérieux, que rien en lui ne puisse alarmer la pudeur. Et combien sa tâche est plus difficile que dans les cités! ce ne sera jamais sans la plus grande peine qu'il fera comprendre à ces âmes simples qu'elles n'ont pas une faute à accuser.

Mais il est encore un devoir qui réclame de sa part beaucoup plus de prudence que dans les villes, où le tourbillon dans lequel tout est emporté cache ses démarches, tandis que dans les campagnes tout est vu et souvent interprêté de la manière la plus méchante. Son ministère est sacré, il est le refuge de toutes les douleurs ; aussi souvent l'infortuné qui a commis quelque erreur vient-il réclamer ses conseils, ses soins : quelques répréhensibles que lui paraissent ses fautes, quelque indignation qu'il en ressente, il est obligé à un silence éternel ; il ne doit que des consolations, à d'autres est réservé de punir. Écoutons encore les leçons de *Petit*. « La noblesse de votre profession se distingue surtout en cela, que vos soins peuvent être oubliés ou méconnus, sans que celui que ce défaut de reconnaissance accuse ait à trembler pour son secret, en redoutant en vous l'indiscrétion d'un ennemi. »

Il est des momens où le rôle du médecin est vraiment sublime, surtout à la campagne, où le dénuement de tout rend ses services plus précieux : c'est lorsqu'un de ces fléaux destructeur vient affliger l'humanité, lorsque son pays, en proie à une épidémie, voit la mort porter partout ses ravages ; c'est alors qu'il se doit tout entier à ses concitoyens, qu'il ne doit compter pour rien ses fatigues, sa vie ; il peut y succomber, et alors il sera pleuré ; s'il survit, l'amour et l'estime des hommes, surtout sa conscience, le dédommageront.

Pourquoi des hommes qui doivent réunir tant de vertus, et qui nous en donnent si souvent l'exemple, nous laissent-ils à déplorer un abus bien grand, et qui est malheureusement trop général, pourquoi ne voit-on pas régner entr'eux plus de concorde; rien n'es. plus nuisible à l'humanité, rien n'est si peu digne du beau ministère qu'ils exercent. Eh, ayons mutuellement de l'indulgence : quel est celui qui est assez téméraire pour penser n'en avoir jamais besoin? Aidons-nous; notre science est si difficile! et pour cela il serait une chose à désirer, je pense : les praticiens des grandes villes se réunissent dans les académies pour s'éclairer mutuellement, et de là naît un grand jour qui se répand partout : pourquoi les médecins d'un arrondissement ne se réuniraient-ils pas tous les mois, par exemple; cette mesure exciterait leur émulation, on ne négligerait plus autant de se tenir au courant de la science, aucune observation ne serait perdue, et l'on aurait une statistique médicale de la plus grande utilité pour le jeune homme qui commencerait la difficile pratique de l'art de guérir.

§ II. Mais voici le jeune homme tout à fait en pratique. On l'a fait appeler; il est accouru auprès du malheureux qui, gisant sur son lit de souffrance, l'attend comme un sauveur. Il s'est approché de lui avec bonté, sa physionomie lui a exprimé la bienveillance, l'aspect de la misère ne l'a point rebuté : quels seront ses premiers soins? Examiner le malade, l'interroger. Que ses questions soient claires, exprimées en peu de mots; qu'il fasse employer, autant que possible, le toucher et les signes extérieurs pour lui répondre (1); il peut alors et doit même, sans crainte d'être traité de charlatan, faire au malade le narré des douleurs qu'il éprouve et de celles qu'il a ressenties. Cette méthode donne une grande confiance en vos lumières, on s'abandonne entièrement à vous, on prend espoir, vos conseils sont mieux

(1) Voir la Médecine clinique de M. *Rostan*.

suivis ; et, tout en faisant le bien, vous avez la récompense dans votre réputation, qui s'augmente.

Après avoir mis tout en œuvre pour bien s'assurer du diagnostic, le médecin de campagne se trouve souvent dans un grand embarras : il est auprès d'un malheureux, dont l'habitation malsaine, dépourvue de tout, ne lui offre aucune ressource pour un cas pressant ; c'est alors qu'il faut continuellement se créer de nouveaux moyens ; que souvent une plante que vous aurez aperçue autour de la maison pourra faire patienter jusqu'à ce que vous ayez envoyé les médicamens nécessaires ; et dans certains cas de chirurgie, que de perspicacité il faut pour mettre votre malade à même d'attendre les secours plus efficaces que vous pourrez lui administrer quand vous serez pourvu de tout ce qui vous est nécessaire.

Vous avez donné les premiers secours qui sont en votre pouvoir ; il faut faire comprendre aux assistans la conduite qu'ils doivent tenir, expliquez-le clairement, faites-vous le répéter plusieurs fois ; si pouvez être lu, laissez-le par écrit ; ne craignez pas les détails et surtout les recommandations, car l'indocilité est souvent la compagne de l'ignorance.

Que le praticien des villes est heureux ! Il voit son malade, fait son ordonnance, et elle est suivie à la lettre. S'il est obligé de satisfaire parfois la curiosité du malade et de ceux qui s'intéressent à lui, qu'est-ce en comparaison des commères du voisinage, qui vous entourent à votre arrivée, vous adressent cent questions, vous proposent cent moyens : si vous les repoussez, on vous accuse ; si vous les acceptez, ou vous tourne en ridicule : on ne veut pas de revers, ou ils sont toujours sur votre responsabilité ; et félicitez-vous encore quand, après votre départ, on ne modifie pas vos ordres, on n'associe pas à vos médicamens d'autres qui peuvent les annuler, si, par hazard, ils ne produisent pas un effet nuisible ; aussi, dans ces cas, le médecin, s'armant de sa dignité, doit-il écarter ces importuns conseils.

Vos déboires ne finissent pas là : ceux qui entourent un malade ne s'inquiéteront de rien tant qu'ils pourront gorger le malheureux

d'alimens ; s'il les refuse, tout est désespéré. La première demande que l'on vous adressera ne sera pas pour savoir ce qui lui serait utile ; mais que pourrait-on lui faire avaler, il n'a pas même voulu accepter un verre de vin sucré? Que faire? il est perdu. Vous avez beau leur remontrer que la diète la plus sévère peut seule le sauver; et après cela on nous accuse, nous sommes cause de l'événement funeste, et c'est un exemple que j'ai eu plusieurs fois sous les yeux : toutes ces erreurs font naître une pensée bien pénible.

Quand donc les médecins voudront-ils être plus réservés sur l'émission des théories dans le peuple ! que de victimes cette négligence a faites ! rien n'est dangereux comme ces demi-connaissances. On aime tant à prodiguer ses conseils à son semblable que l'on voit souffrant, que la pitié la plus tendre pour l'humanité fait commettre de graves erreurs à l'âme la plus philantrope.

Vous sortez d'auprès de votre malade après avoir fait pour lui tout ce qui est en votre pouvoir, vous êtes quitte envers lui; mais l'êtes-vous envers l'humanité, envers la science? Non. Il ne suffit pas de confier à votre mémoire ce que vous avez vu : à l'exemple du grand *Boërrhaave*, écrivez vos observations, alors rien ne sera perdu pour vous, vos fautes vous seront encore profitables ; alors vous acquierrez une véritable expérience, et celui que la nature aura le plus favorisé, ramassant cette masse de faits, dont il se sera fait possesseur, pourra tracer des règles utiles à ceux qui le suivront dans la même carrière.

Vous devez, avons-nous dit, préparer vous-même vos médicamens; mais souvent la fortune du malade vous défend le luxe de la polypharmacie, qu'on peut et qu'on doit peut-être se permettre dans les villes à l'égard de certains malades, toutefois quand il ne peut pas être nuisible. Les plus simples et les moins coûteux seront ceux que vous mettrez en usage, vous ne négligerez rien pour les avoir de bonne qualité, vous mettrez la plus grande attention à les conserver; et combien de fois l'étude des simples vous fournira des agens précieux qui pourront remplacer dans vos mains ceux qu'on n'achète

qu au poids de l'or ! Il est bien entendu que vous ne balancerez pas à les donner, quoique bien sûr de n'en jamais recevoir le prix. Quel est le médecin qui voudrait voir expirer, faute de soin, l'infortuné qui aura réclamé sa pitié ! Écoutons *Petit* nous crier :

Porte-lui sans retard tes secours généreux.
Le droit de préférence est dû au malheureux (1).

Qu'il est heureux celui que son aisance met à même d'être toujours prêt à donner aux malheureux ! Vous ne devez donc pas vous attendre à la fortune. Ménagez la bourse du pauvre, et lui prodiguez autant de soins qu'au riche, qui peut vous indemniser de vos peines. Mais de combien d'ingratitude vous serez souvent payé ! Vous n'avez craint ni fatigue, ni privation par tous les temps ; vous réclamez un honoraire qui vous est si bien dû ; vous ne demandez que ce qui est juste, on ne négligera rien pour vous retrancher tout ce qui sera possible. Mais aussi, un grand reproche à adresser à certains praticiens, c'est le trafic honteux qu'ils ne craignent pas de faire de leur belle profession ; ils se mettent au rabais. Mais si vous voulez faire le bien, il faut cependant qu'on vous aide ; si vous voyez le malheureux, si vous lui prodiguez vos conseils, si votre bourse lui est toujours ouverte, n'est-il pas juste que le riche y contribue ? et, malheureusement, ce n'est souvent que sur ce que vous aurez acquis auprès de lui par beaucoup d'assiduité que vous pourrez prendre pour soulager l'infortune.

Malgré toute notre science, nous ne pouvons pas toujours arracher l'homme à la mort :

Dans la nuit des tombeaux l'éternité l'appelle ;
Mais à tous ses devoirs notre art toujours fidelle
A ses pas chancelans présentant un appui,
Doit tendre un bras propice entre la mort et lui ;
A ses yeux presque éteints offrir un jour moins sombre,
Et d'espérance encore entretenir son ombre (2).

(1) Ouvrage cité, ép. 3.
(2) *Ibid.*, ép. 4.

Ces beaux vers du sensible *Petit* nous tracent la route que nous devons suivre; que jamais l'infortuné ne puisse lire sur notre physionomie un arrêt qui le condamne. Mais le moribond a toujours des devoirs à remplir avant d'abandonner la vie; nous devons donc prévenir de nos craintes ceux qui l'entourent; à eux est réservé le soin de le préparer au dernier voyage. Par là nous mettrons notre science à l'abri des reproches qu'on lui adresse trop souvent, nous sauverons notre réputation, et surtout l'intérêt des familles n'aura pas à souffrir. Heureux alors l'infortuné qui aura rencontré un digne pasteur, dont le ministère de bonté sait parler à sa douleur; mais on ne saurait verser trop de blâme sur le zèle inconsidéré de certains d'entr'eux, qui ne savent qu'abreuver d'amertume le dernier soupir que va exhaler l'infortuné; que ne se pénètrent-ils du respect qu'on doit à la misère humaine!

Sans doute, je suis loin d'avoir rempli ma tâche; le médecin a tant de devoirs à remplir, l'exercice de sa profession est hérissé de tant de difficultés, que, pour traiter ce sujet suivant son importance, il aurait fallu dépasser les bornes d'une dissertation; il aurait surtout fallu avoir pratiqué pendant plusieurs années; alors on aurait pu faire ressortir toutes ces difficultés, on aurait pu tout dire, et votre expérience aurait donné du poids à vos préceptes.

Chaque pays a ses mœurs, ses usages, que le jeune homme doit étudier avec la plus grande attention, pour s'y conformer; et s'il en est qui soient peu en harmonie avec les lumières qui éclairent notre siècle, ce ne sera qu'avec la plus grande prudence qu'il cherchera à ébranler des préjugés, contre lesquels le poids d'un grand nom vient souvent se briser. Que de petits détails sur lesquels on vous juge! Quelle variété de manières il faut avoir pour satisfaire tout le monde! Combien il faut s'observer pour éviter la critique malicieuse de certaines gens, qui ne semblent vivre que pour empoisonner l'existence de ceux qui les entourent; et combien de cas que je ne saurais détailler réclament de vous la plus grande prudence et une fermeté à toute épreuve! Armez-vous de patience; à votre arrivée on vous fê-

tera, on vous portera aux nues; ne vous laissez pas éblouir. J'ai déjà vu plusieurs fois de malheureux jeunes gens perdre tout à coup une partie de la confiance qu'ils avaient inspirée. Que leur reprochait-on? des accidens inséparables d'une clientelle nombreuse, quand toutefois on ne doit pas les attribuer exclusivement à l'indocilité des malades. Nous ne sommes pas infaillibles, mais vous n'êtes pas immortels; soyez sévères envers nous, mais ne nous accusez pas de vos fautes et de celles du sort qui nous conduit tous au même but.

Il est encore un abus bien grand sur lequel j'aurais voulu qu'il me fût permit de m'étendre, et surtout d'éclairer l'autorité : c'est cette foule de médicastres, de charlatans, de *renoueurs*, de *rhabilleurs* qui parcourent les provinces, et, sans avoir fait aucune étude, ne craignent pas d'entreprendre la cure des maladies les plus graves. On ne compte jamais leurs revers; mais leurs succès sont prônés, tant l'homme a de propension pour le merveilleux. Que le jeune praticien ne s'élève pas contr'eux, se serait fait de lui; tous ces fidèles croyans s'imagiraient faire un acte méritoire en lui lançant la pierre.

Ce tableau est peu rassurant; mais ne nous décourageons pas, tous ne sont pas injustes : les personnes éclairées qui peuplent les campagnes nous dédommagent par leurs suffrages; et puis, après tout, quand on n'a aucun reproche à se faire, que l'on est en paix avec soi-même, l'homme qui sait penser se met au-dessus de ces clabauderies, et fait le bien en dépit de toutes les entraves qu'on veut lui mettre.

Telle est l'idée que je me suis faite du médecin, tel sera le plan de ma conduite : toujours prêt à recevoir les avis de mes confrères qui auront vieilli au service de l'humanité, plein de respect pour leurs honorables travaux, ce sera sous leur égide que j'espère débuter. Trop heureux si, marchant sur leurs traces, je puis, à la fin de ma carrière, me voir entouré d'autant d'estime et de considération que celles qu'ils ont si justement acquises; trop heureux encore si mes illustres maîtres, contens de mes efforts, et surtout de la franchise des opinions que je viens d'émettre, veulent me donner une dernière

preuve de la bonté avec laquelle ils traitent leurs élèves ; leur approbation me servira de titre pour me présenter, et me donner la confiance nécessaire dont on a besoin pour s'essayer à voler de ses propres ailes.

PROPOSITIONS.

I.

Si le prognostic doit être basé sur la nature de la maladie, sur la connaissance de la constitution du sujet, des affections dont il a été attaqué antérieurement, on doit prendre aussi en grande considération les lieux qu'il habite et la saison régnante.

II.

Presque toujours, à la campagne, les inflammations se déclarent franchement, marchent avec rapidité, et passent rarement à l'état chronique, toutefois quand la marche de la nature n'est pas trop contrariée par les écarts de régime, qui sont si fréquens dans ces lieux, ou que le sujet n'est pas entaché de quelques vices dans l'économie, ou qu'il n'est pas dans un état de vieillesse décrépite.

III.

Le traitement antiphlogistique doit être de prime-abord manié avec assez de vigueur. Le régime doit être sévère ; mais aussi la diète trop long-temps prolongée chez des gens habitués à une nourriture abondante et presque toujours de difficile digestion n'est pas sans danger.

IV.

La fin de l'été et le commencement de l'automne sont le moment où, à la campagne, règnent le plus spécialement les inflammations

intestinales, qui souvent se compliquent de quelques symptômes nerveux. Ne doit-on pas les attribuer aux fruits non encore mûrs dont on fait grand usage, puis aux travaux excessifs auxquels on se livre sous un soleil ardent.

V.

Peut-on toujours sans inconvéniens remplacer les sangsues, pour lesquelles on montre une grande aversion, par des saignées générales? Je crois que la négative doit être prononcée dans plusieurs cas.

VI.

Les tubercules pulmonaires sont assez rares à la campagne. Ne pourrait-on pas l'attribuer à ce qu'outre les autres causes de cette affection qui n'y existent pas, on a l'habitude de coucher dans les étables? C'est à l'expérience de prononcer.

VII.

Nos campagnes offrent peu de sujets scrophuleux, et cependant plusieurs couchent dans des lieux très-humides. Ne doit-on pas croire que cela tient à ce que cette funeste influence est souvent paralysée par la bonne constitution des parens, la nourriture assez saine dont on fait usage, l'exercice que l'on prend, et surtout le bon air que l'on respire.

VIII.

Dans les cas de fractures comminutives, quelle qu'en soit la cause, on ne doit jamais précipiter l'amputation; car souvent, à l'aide de la bonne constitution des sujets, du bon air, et des conditions favorables dans lesquelles ils se trouvent, on peut espérer de conserver le membre. Rarement on a à redouter que le malade tombe dans le marasme, par suite de suppuration trop abondante.

IX.

Si l'apareil que M. le baron *Larey* emploie dans les fractures com-

pliquées est assez souvent suivi de réussite dans les hôpitaux, je pense qu'il le serait bien plus encore à la campagne ; et qu'en outre on aurait l'avantage qu'une fois appliqué il demande moins de soins et n'est pas sujet à se déplacer, inconvénient qu'on a presque toujours à redouter, dans l'impossibilité où l'on est de voir le malade assez souvent.

X.

Comment la menstruation ne se supprime-t-elle pas plus souvent chez les campagnardes, qui dans ce moment ne craignent pas d'aller sans chaussure, de plonger leurs mains dans l'eau froide et de commettre cent autres imprudences qui seraient funestes aux habitantes des villes, peut-être doit-on l'attribuer à l'habitude.

XI.

On peut rarement appliquer le forceps à la campagne ; d'abord par l'aversion presque insurmontable qu'on témoigne contre lui, ensuite, parce que souvent on est obligé d'agir avant d'avoir pu s'en procurer un.

XII.

Ne doit-on pas attribuer à la méthode de bercer les enfans les coliques dont ils sont souvent pris quand on les met dans le berceau au moment où ils quittent le sein de la nourrice, et cet usage ne présente-t-il pas des inconvéniens plus ou moins graves? Tout porte à l'abandonner, car il est au moins inutile, s'il n'est pas dangereux.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Ibid.*, *aph.* 8.

III.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Ibid.*, *aph.* 6.

IV.

Si quis febricitanti cibum det, convalescenti quidem, robur; ægrotanti verò, morbus fit. *Sect.* 7, *aph.* 65.

V.

Ubi sumnus delirium sedat, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 2.

VI.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, morbus. *Sect.* 7, *aph.* 71.